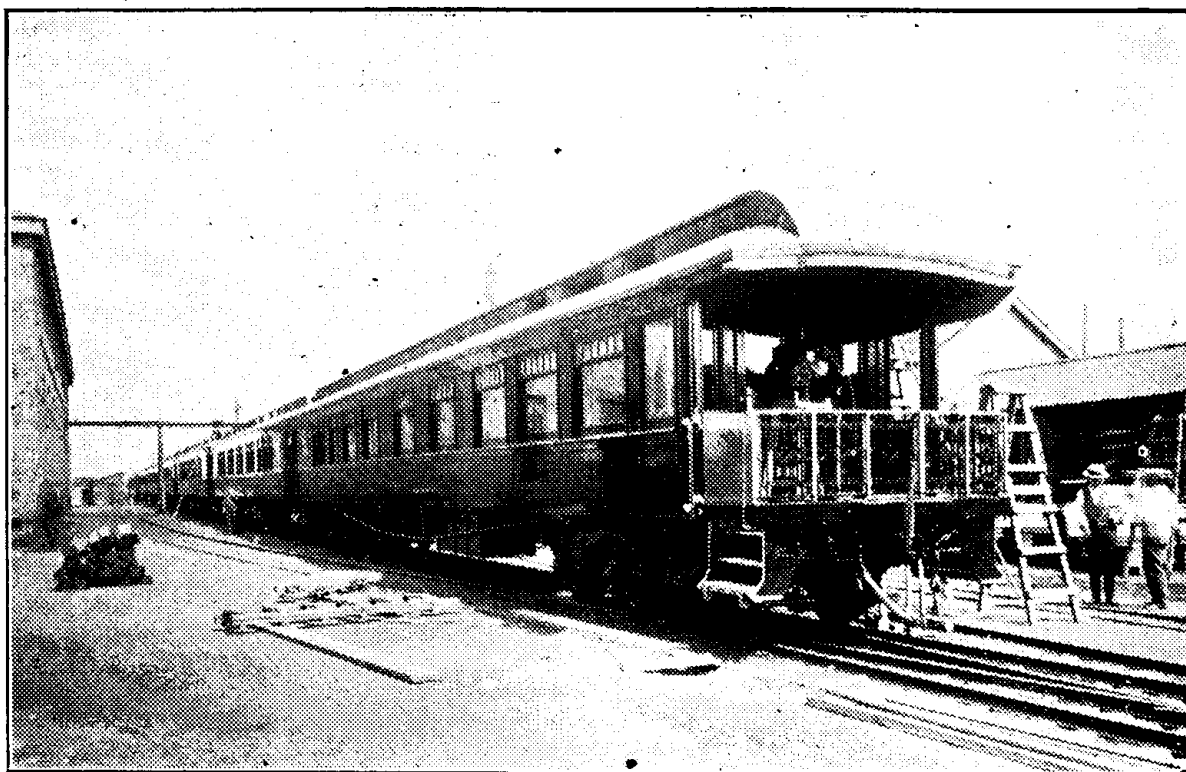




LE TRAIN SPÉCIAL DE LEURS ALTESSES ROYALES

LA MER

(RÉMINISCENCES)

A Mlle M. T.

L'ange de la nuit, sur la terre et les eaux, avait étendu son aile. Toute vie semblait suspendue. Sur les rives du grand fleuve, tout sommeillait. Seule; la rêveuse *Philomèle* lançait dans les airs ses trilles mélancoliques qu'accompagnait le bruit des vagues venant mourir au rivage.

C'était l'heure du repos, mais sourd à ma prière, le rebelle fuyait.

Nous étions aux derniers jours de mai. Par ma fenêtre entr'ouverte, la douce brise entraînait. Ne pouvant dormir et attiré par la grande voix qui sort de l'onde et qui sans cesse appelle, je m'accoudai à ma fenêtre et suivis les vagues qui vont se poursuivant jusqu'au sein de l'océan, poussées par la force même du Créateur.

Dans un beau firmament au bord duquel des myriades d'étoiles scintillaient, l'éternelle rieuse lentement se promenait, laissant jouer ses rayons dans les rides innombrables du Saint-Laurent.

Jusque là-bas, au fond de l'horizon, je suivis la course de ces vagues folles dont la lune argentait les têtes et qui se cherchaient, se fuyaient, se confondaient, et plus loin renaissaient, faisant de la surface du fleuve tantôt un miroir dans lequel se souriaient les étoiles, tantôt un champ de labour.

Je suivais encore la vague et déjà la lune, du chemin qu'elle doit parcourir, avait fait un bon tiers, lorsque là-bas, tout au fond de ce qui me semblait l'autre rive, un nuage, faisant saillie sur le fond bleu uniforme du ciel, attira mon attention.

Bientôt se dessinèrent des mâts, une cheminée, et enfin un navire tout entier. C'était sans doute un transatlantique, peut-être aussi un des bateaux qui desservent les rives du Saint-Laurent.

Je regardais s'avancer ce sillonneur

de mers qui, fièrement, remontait notre grand fleuve. Combien de temps je l'observai ainsi, je ne sais, car sa vue avait éveillé en moi des souvenirs de douze ans. Plus le navire approchait, plus les émotions éprouvées à mon départ de France se retraçaient vivement à ma mémoire et à mon cœur...

C'était aux derniers jours de septembre, après une nuit d'insomnie, durant laquelle la vapeur nous avait emportés de Paris; nous arrivâmes, au petit jour, sur les grands quais du Havre.

Là, pour la première fois, la mer m'apparut. Mon

regard ne pouvait parvenir à toute l'embrasser, et mes yeux ne se rassasiaient point d'admirer son immense étendue. J'avais tant désiré la voir et, du pied de mes montagnes, si souvent je m'étais tourné vers elle, qu'il me semblait qu'elle m'appartenait enfin.

Je n'avais vu encore qu'en image ces bateaux qui visitent les deux mondes et voilà qu'à deux pas devant moi, m'apparaissait le grand monstre qui, dans une heure, allait nous enfermer dans ses entrailles de fer pour ne nous vomir que sur les plages du nouveau continent. J'avais brûlé du désir de le voir, mais, mon Dieu, qu'il était grand! Qu'il me semblait noir! Avec ses quatre grandes mâts qui transperçaient les cieux, avec toutes ses échelles goudronnées, et ses cordages d'acier, avec ses cheminées, vrais cratères en éruption, avec sa sirène dont les cris stridents nous saluaient en ébranlant l'atmosphère, avec son ombre gigantesque qui, bien, bien au loin assombrissait les flots, il m'effraya!

Ce fut le cœur rempli de tristesse que je montai à son bord. Là, cramponné au bastingage, j'essayais d'apaiser les angoisses de mon âme. Sous mes pieds le pont vacillait et semblait vouloir manquer; dans ma poitrine, je sentais mon cœur battre à se rompre; dans ma tête

tout était en désordre et, sous mes yeux, la terre et l'onde tournaient.

Cependant, j'avais dix-sept ans et je me sentais homme. Honteux de cette frayeur, par un effort de volonté, je parvins à me calmer. Je descendis sur les quais, à la hâte j'envoyai un dernier adieu à tous ceux que, là-bas, bien au loin, au pied des grandes Alpes, j'avais laissés et, confiant à une pauvre feuille de la "Gascogne".

Sur le pont, tous les bagages étaient entassés et des



LE YACHT DU GOUVERNEMENT, LE "FRONTENAC" SUR LEQUEL VOYAGERA LE DUC DE CORNOUILLES LORS DE SON PASSAGE AU CANADA.—Photo Laprés & Lavergne

matelots
Une foul
et venaie
cette vil
avec eux
à tout ba
Je de
gite qui
hâte la d
mes pour
je remon
bien-être
respirer
A cet
pitié auc
qui anno
dunette,
des ordre
Enfin,
éternels
fois l'on
sur cette
changen
ce muet
amour d
Quelle v
larmes!
Silenc
aussi si
aucun d
baisers
Mais
battaie
vallées
étaient
courage.
Au des
amarres
enchain
de sa lib
Le ca
grands
un cou
s'élança
un supr
que des
Les qu
flots.
Seule
viennen
fond de
mouette
alors re
éternell
j'envoy
Dans
avait a
quait le
Nous
n'ayant
goéland
courbé
déchets
ondes
dans sa
Quar
toujour
large, l
étrange
de mon
succède
à l'arri
mous d
bondan
flots.
J'éta
grande
et les
montai
d'un a
Alors,
gré me